

Gaël VILLENEUVE, *Les débats télévisés en 36 questions réponses*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Politique en plus, 2013, 136 pages

Guillaume Garcia



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9167>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9167

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 423-425

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Guillaume Garcia, « Gaël VILLENEUVE, *Les débats télévisés en 36 questions réponses* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9167> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9167>

En transformant chaque récepteur en une plateforme, l'internet est à l'origine de nouvelles pratiques culturelles fondées sur l'accès gratuit aux contenus. Cette révolution invite les acteurs de l'industrie des médias à faire face à de nouveaux défis en matière de régulation pour protéger la création. Sur le plan économique, la question qui reste en suspens concerne les stratégies à inventer pour réussir le passage du modèle de la rareté à celui de la gratuité fondé principalement sur la monétisation de l'« audience active ». Même si Nathalie Sonnac, Jean Gabszewicz semblent enthousiastes à l'idée de la gratuité de l'accès aux contenus grâce au financement publicitaire, nous tenons à souligner les limites de ce modèle dans la conjoncture économique actuelle qui aggrave les difficultés du secteur de la presse qui est toujours à la recherche d'un modèle d'affaire fiable et durable. Néanmoins, si les auteurs n'avancent pas de solution toute faite, ils proposent au lecteur une articulation féconde des concepts fondamentaux de l'industrie des médias pour comprendre les enjeux et défis de ce secteur à l'ère numérique.

Ahmed Berkas

CREM, université de Lorraine, F-57000
ahmed18@gmail.com

Gaël VILLENEUVE, *Les débats télévisés en 36 questions réponses*.

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Politique en plus, 2013, 136 p.

Les débats télévisés constituent un objet social étonnant. Symptomatiques de la médiatisation de l'espace public, points de focalisation des critiques de la politique, ils sont souvent perçus comme un condensé des évolutions du système démocratique. « Genre » ou « programme » en perpétuel renouvellement et toujours menacé, ils sont convoqués en tant qu'analyseur des tensions consubstantielles de la représentation à l'ère médiatique (Bernard Manin, *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Calmann-Lévy, 1995). Ces émissions sont réputées avoir participé à la transformation de la représentation médiatique de la politique, à sa désacralisation, à sa banalisation, en donnant davantage de place – ce point étant contesté – aux citoyens dans les débats qu'elles organisent. Mais cet objet social est aussi un objet scientifique particulier; écartelé entre plusieurs disciplines. Investi de manière privilégiée par l'histoire ou la sociologie des médias, ou encore les sciences de l'information et de la communication (sic), il est moins traité par la science politique, malgré quelques travaux éminents de politistes (par exemple, Érik

Neveu, Brigitte Le Grignou, « Intimités publiques. Les dynamiques de la politique à la télévision », *Revue française de science politique*, 6, vol. 43, 1993, pp. 940-969; Éric Darras, « Un paysan à la télé. Nouvelles mises en scène du politique », *Réseaux*, 63, 1994, pp. 75-100; Érik Neveu, « Des questions "jamais entendues". Crise et renouvellements du journalisme politique à la télévision », *Politix*, 37, 1997, pp. 25-56), et en dépit de la dimension éminemment politique qu'il recèle.

L'ouvrage de Gaël Villeneuve, version fortement condensée et remaniée d'une recherche de doctorat en science politique (*Faire parler le public. Ethnographie comparée des débats politiques à la télévision*, thèse en science politique, université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, 2008), se propose de contribuer à combler ce manque, et ce de manière originale. Publié dans la collection « Politique en plus » aux Presses universitaires de Grenoble, collection qui s'adresse aux étudiants de sciences sociales et à un public élargi de non-spécialistes, cet ouvrage a été configuré dans une posture résolument vulgarisatrice, entre manuel et version simplifiée de la thèse. Cette dernière s'appuyait sur une série d'observations conduites entre 2004 et 2006 sur les plateaux et dans les coulisses d'émissions de débats en France et au Royaume-Uni, ainsi que sur une trentaine d'entretiens avec des journalistes, des techniciens et des invités de ces émissions. Dans un format très court, l'auteur rend compte des évolutions et des formes des débats politiques à la télévision, depuis essentiellement les années 2000, bien qu'il fasse çà et là quelques mises en perspective historiques – sont ainsi évoqués la période des grandes transformations induites par l'irruption en politique de la télévision dans les années 60, des émissions canoniques des années 80 comme *7 sur 7* (1981-1997, TF1), ou encore les grands duels télévisés du second tour des présidentielles. Son étude porte essentiellement sur la France, même si quelques comparaisons avec le cas du Royaume-Uni sont proposées, essentiellement à la fin de l'ouvrage. Ce faisant, l'ouvrage ambitionne de dévoiler les « dessous » de ces émissions, et cherche à faire entrer le lecteur dans les coulisses de ces débats télévisés et à identifier leurs mutations.

Les développements sont organisés autour d'une série de 36 fiches, rédigées sous forme de questions-réponses. Ces fiches sont regroupées dans des chapitres très courts, de l'ordre d'une dizaine de pages, eux-mêmes rassemblés dans quatre parties qui décrivent successivement la conception de l'émission (pp. 17-44), le choix des invités (pp. 45-68), le déroulement du débat (pp. 69-98) et la relation au téléspectateur (pp. 99-124). L'originalité du format choisi consiste à

poser à chaque début de fiche une question courte, formulée de manière vulgarisée, suivie d'une réponse concise en une à trois lignes, elle-même prolongée par un développement plus fouillé en deux ou trois pages. L'auteur livre ses explications en articulant sa propre expérience de certaines émissions (notamment *Mots Croisés*, diffusée sur France 2 depuis 1997), des exemples repérés par ailleurs dans la masse des émissions du paysage audiovisuel français (Paf), et en mobilisant d'autres travaux consacrés à ces questions.

L'ouvrage est concis et, dans l'ensemble, répond bien à l'objectif affiché, c'est-à-dire vulgariser sans sacrifier démesurément sa dimension académique. Compte tenu de ces contraintes, l'auteur réussit à embrasser un spectre très large de questionnements et de réponses, aussi bien théoriques que pratiques, articulant des considérations très générales sur le fonctionnement du système médiatico-politique et d'autres, plus précises, portant sur l'organisation et le déroulement des débats. Parmi les chapitres les plus intéressants, on remarque notamment l'utilisation du prisme du cadrage (selon la perspective développée par Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éd. de Minuit, 1991) pour analyser la tension qui règne sur les plateaux de débat (pp. 80-83), la mobilisation de la notion d'auto-contrôle (au sens de Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 1973) pour expliquer le fait que les débatteurs s'astreignent à la courtoisie (pp. 86-89), ou encore une relativisation historique de la posture de neutralité journalistique qui apparaît aujourd'hui – faussement – évidente (pp. 95-98).

Cependant, l'ouvrage présente certaines limites. Plusieurs sont induites par les contraintes imposées par le format éditorial. On n'y reviendra pas, d'autant plus qu'elles sont déjà pointées – et relativisées – dans la préface rédigée par Érik Neveu (pp. 7-12). D'autres sont plus directement liées à des choix de l'auteur. D'abord, le choix de la formulation des questions peut interpeller. L'auteur explique avoir choisi ces questions parce qu'elles sont récurrentes dans les discussions quotidiennes, dans la presse ou sur les forums internet (p. 15), mais nous aurions aimé en savoir plus sur ce point. De même, on peut s'interroger sur ce qui semble être un excès de formalisme dans l'agencement du plan (chaque chapitre étant formé de trois fiches, chaque partie étant à son tour constituée de trois chapitres). Le manque de profondeur historique – beaucoup de transformations ayant eu lieu dans les années 80-90 ne sont qu'évoquées – peut également étonner. En effet, ce manque se justifie davantage pour une thèse à visée contemporaine que pour un ouvrage visant la

forme « manuel ». Dans la même veine, le manque de comparaison plus systématique avec d'autres pays se fait ressentir. L'auteur sous-utilise manifestement les enseignements qu'il aurait pu fournir au lecteur à partir de l'exploitation de son terrain britannique, alors même que cet aspect est annoncé en introduction comme un apport important de la thèse. Certes, des éléments de contextualisation sont distillés çà et là, mais la dimension comparative n'est jamais vraiment restituée de manière spécifique.

De surcroît, des références bibliographiques incontournables sont pourtant absentes, alors même qu'elles auraient pu être mobilisées utilement dans le sens d'une mise en perspective historique (Noël Nel, *À fleurets mouchetés*, Paris, Ina/Documentation française, 1988 ; Sébastien Rouquette, *Vie et mort des débats télévisés*, Paris/Bruxelles, Ina/De Boeck, 2002 ; Christian Delporte, *Les grands débats politiques*, Paris, Éd. Champs, 2012) ou bien comparative (Guy Lochard, dir., *Les débats publics dans les télévisions européennes*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2006 ; Patrick Amey, Pierre Leroux, dir., *L'échange politique à la télévision. Interviews, débats et divertissements politiques*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2012). Ce trait a sans doute à voir, plus globalement, avec le fait que la description des résultats de la thèse soit diluée dans l'ensemble de l'ouvrage. Un mode de restitution plus ramassé, dans un chapitre préliminaire par exemple, aurait sans doute permis de mieux comprendre la richesse de son enquête empirique, de mieux situer le point de vue de l'auteur, et donc la manière dont il peut se positionner par rapport à d'autres travaux et, *in fine*, en faire sens.

Au-delà de ces critiques, on peut regretter que l'auteur ne déconstruise pas suffisamment la catégorie des « débats télévisés », qui sont d'emblée assimilés aux débats politiques, du moins à des débats sur « des thèmes d'intérêt public ». Or, cette dimension politique aurait pu être avantageusement interrogée et creusée sur au moins deux plans, qui s'articulent en pratique. Le premier concerne l'immixtion fluctuante du « public », c'est-à-dire des acteurs issus de la société civile organisée, voire des simples citoyens, dans des configurations qui mettent aux prises les journalistes avec les professionnels de la représentation, c'est-à-dire les membres de la sphère politique institutionnelle. Le second interroge l'évolution du périmètre des « questions » ou des « thèmes » débattus dans ces émissions ; cette évolution manifeste la participation des médias à l'émergence et à la cristallisation des problèmes publics, an d'autres termes l'accession de problématiques tantôt « sociales », « sociétales » ou « économiques » au rang des problèmes sociaux dignes d'être discutés dans ces arènes.

Toutefois, ces limites ne remettent pas en cause la qualité et les apports de l'ouvrage, dont l'intérêt majeur réside dans le fait qu'il contribue à ancrer un peu plus l'analyse de cet objet dans une perspective de science politique. Celle-ci permet de dépasser le seul prisme des contraintes techniques, du dispositif ou d'une démarche strictement sémiologique par exemple, et d'intégrer des questionnements en termes de rôles politiques, de carrières ou de capital politique et médiatique par exemple. La valeur ajoutée de l'ouvrage, et de la recherche qui la sous-tend, repose également sur l'expérience ethnographique de la thèse, qui permet à l'auteur d'injecter des analyses à teneur ethnométhodologique ou configurationnelle, généralement absentes des publications consacrées à cet objet.

Guillaume Garcia

CDSP, Sciences Po, F-75000
guillaume.garcia@sciencespo.fr

Technologies

Vincent BERRY, *L'expérience virtuelle. Jouer, vivre, apprendre dans un jeu vidéo.*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Paideia, 2012, 274 p.

Maître de conférences en sciences de l'éducation et membre de l'équipe de recherche Loisir, jeu et objets culturels de l'enfance, au sein du centre de recherche interuniversitaire Expérience ressources culturelles éducation (Expérience) des universités Paris 8 Vincennes-Sains-Denis et Paris 13, Vincent Berry s'intéresse aux relations complexes entre jeu et apprentissages informels. Son ouvrage résulte de l'immersion et l'engagement du chercheur au sein des communautés de joueurs qu'il étudie et explore à travers des centaines d'entretiens, tout en défaisant scientifiquement l'archétype courant. Il s'agit donc d'une recherche conduite de l'intérieur, fondée sur de multiples rencontres formelles ou informelles avec les joueurs, le monde du jeu vidéo et les adeptes de celui-ci.

De fait, l'univers du jeu vidéo « suscite un grand nombre d'interrogations, de paniques morales parfois, autour de la distinction entre réel et virtuel, avec le risque selon certains d'une confusion des genres » (p.20). La thèse de l'« escapisme » en tant que fuite du réel est banalisée à tel point que seules les questions « de l'addiction au jeu vidéo et de la cyberdépendance sont fréquemment abordées, questionnées, interrogées sur leurs méfaits, réels ou supposés » (*ibid.*). Paradoxalement, cette rhétorique négative fait face aux discours qui « célèbrent au contraire les

mondes numériques, et plus largement le cyberspace, pour y voir de nouvelles utopies sociales, éducatives, communautaires, culturelles et artistiques » (*ibid.*). En cela, Vincent Berry ne manque pas de faire remarquer que ces contradictions entre le catastrophisme et le révolutionnaire ont en commun le fait d'annoncer un bouleversement sans précédent.

La question de la réticence de l'étude scientifique universitaire à l'égard du domaine du jeu vidéo est aussi abordée en dénonçant une « logique universitaire française, attachée à certaines traditions », où les travaux sont peu nombreux même si la thématique semble susciter un intérêt croissant. En cela, l'enquête présentée manifeste sa nouveauté et cherche en partie à combler un manque et « se définit en effet comme une ethnographie des mondes virtuels ». Elle a pour ambition première de décrire ces univers et habitants : « Qui sont-ils ? Quel âge ont-ils ? Combien de temps passent-ils dans ces univers ? À quels types d'activité s'adonnent-ils ? De quelle nature sont les relations tissées dans ces univers ? Comment ces jeux vidéo s'insèrent-ils dans le quotidien des joueurs ? ». Des questions que commente ainsi le chercheur : « Simples, et à certains égards naïves, ces questions sont paradoxalement peu posées dans la littérature francophone. Conséquence de cet angle aveugle, la (re)production de stéréotypes concernant la population des joueurs est amplifiée : la figure du jeune adulte ou de l'adolescent "accroc", profondément investi dans le jeu au point d'en oublier le monde "réel", déscolarisé, désocialisé... devient la figure dominante dans les médias, mais aussi parfois dans le débat scientifique » (p.21).

Le premier chapitre, « Jeux vidéo : la fabrication d'une culture » (pp. 33-49), analyse l'émergence du jeu vidéo dans son rapport avec une évolution des industries du divertissement et de la culture ludique contemporaine. Après cette entrée en matière, « Démographique des mondes virtuels » (pp. 49-70) étudie spécifiquement la composition de la population des mondes virtuels. On y découvre assez subtilement que les jeux vidéos, sont des terrains d'expérimentation qui peuvent apprendre beaucoup sur le fonctionnement de cultures, notamment dans leur dimension sociale.

Même si l'objectif est de poser les fondements historiques et sociologiques du jeu vidéo qui n'est pas seulement en filiation avec les jeux traditionnels mais aussi une construction « industrielle » complexe, Vincent Berry introduit l'idée qu'ils donnent la possibilité aux joueurs de développer des *relations de sociabilité* sur des principes ludiques et une culture antérieure aux technologies numériques.